

# 1

Les bombardements incessants empêchaient les soldats de s'entendre. Dès que la fumée des explosions se dissipait, Charles se catapultait hors de sa tranchée et avançait, sans même baisser la tête, vers les soldats blessés pour leur venir en aide. Il n'avait pas peur.

Il n'était sur le front que depuis quelques semaines, lorsque le lieutenant de son unité, Ernest Barbade, l'avait convoqué.

— Vous rendez-vous compte des risques que vous prenez? Contrairement à ce que nous avons cru, la guerre va être longue. La Triplice est mieux préparée que nous. Je ne suis pas certain que vous faire tuer rapidement soit héroïque. Nous allons avoir besoin de vos talents de chirurgien.

Charles, désarçonné, avait gardé le silence. Il n'avait pas le sentiment de risquer sa vie lorsqu'il s'élançait pour secourir les soldats. Il était persuadé que son uniforme de médecin militaire le protégeait des balles ennemies. Et il pensait qu'il était de son devoir de porter assistance aux blessés. Intervenir le plus rapidement était souvent la seule chance de les sauver. D'ailleurs, il ne réfléchissait pas vraiment. Lorsqu'il voyait un homme tomber, Charles était

comme hypnotisé. Malgré le vacarme, il n'entendait plus rien et se concentrait seulement sur la distance qui le séparait du blessé. C'est en écoutant les paroles de cet officier, qui le mettait en garde, qu'il prit conscience de la puériorité de son attitude.

Comment l'ennemi aurait-il pu faire la distinction entre lui et les autres soldats ? Entre la distance, le brouillard causé par les explosions et la précipitation dont les hommes, encore mal rodés, faisaient preuve, il y avait peu de chances pour que les caractéristiques de son uniforme médical soient reconnues. Et même si c'était le cas, l'ennemi aurait-il vraiment envie de l'épargner ?

— Mon lieutenant, je vous donne ma parole que je ferai preuve de plus de prudence.

Le lendemain, lorsque les combats reprurent, Charles avait tout oublié de son serment. Il n'attendit même pas que les tirs diminuent pour s'extirper de sa tranchée et accourir auprès d'un soldat qui venait de s'effondrer, touché au thorax par un éclat de grenade.

L'homme hurlait de douleur, il était couvert de terre. Charles sut tout de suite qu'il ne pourrait pas le sauver ; il perdait trop de sang. Au mieux parviendrait-il à soulager ses souffrances pour les quelques minutes qui lui restaient à vivre. Il fouilla dans son sac et mit dans sa bouche un petit cachet.

— Avalez-le, ça va vous soulager.

Ce n'est que lorsque le soldat lui répondit qu'il reconnut l'officier de la veille.

— Vous m'aviez promis d'être prudent.

Charles lui sourit. L'homme reprit son souffle et murmura :

— Je vais être père bientôt. Dites à ma femme que, si c'est un fils, je voudrais qu'elle l'appelle Jean. C'est le prénom de mon père.

— Je vous le promets, répondit Charles en comprimant la plaie.

— Dites à ma femme que je n'ai cessé de penser à elle et que je l'aime, ajouta l'officier dans un dernier soupir.

Charles lui ferma les yeux. Ce n'est qu'à ce moment qu'il prit conscience qu'il était au milieu du champ de bataille et que les balles sifflaient autour de lui. Il abandonna le corps et rampa vers la tranchée la plus proche.

Au début de l'année 1915, alors que Charles demandait une permission qu'il n'obtint pas – il n'y avait personne pour le remplacer –, l'état-major, impressionné par son courage, le fit décorer de la croix de guerre. Les soldats de son unité lui organisèrent une petite réception durant un cessez-le-feu. Très ému, le jeune chirurgien rendit hommage à tous les hommes qui étaient morts dans ses bras. À la fin de son discours, il parla de sa femme, infirmière, qui lui manquait terriblement et qui contribuait elle aussi à l'effort de guerre, en soignant, à Paris, les blessés à l'hôpital du Val-de-Grâce.

La guerre se prolongea et Charles continua de secourir du mieux qu'il le pouvait ses frères d'armes. Son quotidien était fait de jambes et de bras qu'il fallait amputer pour ne pas risquer une gangrène, de corps déchiquetés, de blessures complexes. Certains soldats avaient perdu la vue ; il fallait nettoyer leurs yeux et attendre. Sur d'autres, il fallait pratiquer une

trachéotomie d'urgence parce qu'ils avaient été gazés et ne pouvaient plus respirer. Il devait aussi soigner de jeunes soldats défigurés par des éclats d'obus. Leurs plaies béantes, recouvertes de terre et de sang, impressionnaient encore Charles. Ces « gueules cassées », comme on commençait à les appeler, étaient toujours d'un grand courage. Le jeune chirurgien faisait tout ce qu'il pouvait pour sauver des vies, mais il se désolait que la plupart de ces hommes doivent rester infirmes.

Et puis il fallait faire face aux épidémies qui se propageaient à une vitesse impressionnante tant l'hygiène était précaire.

Les moyens qu'il avait à sa disposition, aussi bien pour soigner les blessés que pour soulager leurs souffrances, étaient dérisoires. Charles n'hésitait plus, lorsque le chloroforme ou l'éther n'étaient pas suffisants, à utiliser de la morphine. Il en connaissait la dangerosité, mais elle donnait des résultats immédiats contre la douleur. « Il sera bien temps de les aider à lutter contre la dépendance, se disait-il en l'administrant aux hommes à terre qui hurlaient. Les mandarins qui nous ont formés ne pouvaient se douter qu'un jour nous serions les témoins de cette boucherie. Je suis certain qu'ils m'approuveraient. »

Charles semblait infatigable. Il étonnait tout le monde par son endurance. Lorsqu'il ne prodiguait pas des soins directement sur le champ de bataille, il passait ses nuits à opérer dans une tente de fortune. Rien n'altérerait sa détermination à sauver des vies.

## 2

Durant la première année, Charles se lia d'amitié avec un simple soldat, Gustave Chapsi. Le hasard voulut, au fil des batailles, qu'ils soient toujours dans la même unité. Et, lorsque cette dernière fut presque complètement décimée, Charles demanda aux autorités, pour sa prochaine affectation, qu'on lui adjoigne Gustave comme aide médical.

Le jeune chirurgien appréciait que Gustave ne lui recommande pas de se montrer plus prudent. Il avait compris qu'à sa façon il tentait de lutter contre le chaos dont il était témoin.

Dans les moments d'accalmie, pour passer le temps, les deux hommes se racontaient leurs enfances respectives. Gustave était originaire de Savoie. Il était né dans le petit village de Notre-Dame-du-Cruet. Et, depuis qu'il était enfant, il n'avait jamais cessé de faire les quatre cents coups avec les autres enfants des environs.

Charles adorait écouter ses anecdotes. Durant quelques minutes, enfin, il pouvait oublier la guerre. Le jeune chirurgien se remémorait toujours avec le sourire l'histoire des deux vieilles filles du village que Gustave et ses copains s'étaient, un soir, amusés à effrayer. Ils avaient attendu que les deux sœurs rentrent chez elles et mettent le dîner à chauffer

sur le feu pour grimper sur le toit et envoyer par la cheminée des boules de neige qui étaient tombées directement dans la poêle pleine d'huile. Gustave riait encore à gorge déployée en racontant comment elles avaient crié en recevant les éclats d'huile. Et lorsque Charles lui avait fait remarquer qu'elles auraient pu être blessées, Gustave avait pris un air innocent :

— Comment voulais-tu qu'on sache qu'elles allaient faire de la friture ? Tu me fais la morale ou je te raconte une autre histoire ?

— Oui, mon vieux, vas-y, continue !

Un matin très tôt, avant de partir à l'école, Gustave avait attaché le cochon du voisin à la cloche de l'église. Le curé, réveillé en sursaut, avait crié : « Mais bonté divine, qui sonne ainsi ? Deux secondes, j'arrive ! », avant de comprendre ce qui se passait.

Enfin, une fois, il s'était vengé d'un autre gamin, Edmond, qui l'avait fait punir à l'école. Il avait attendu la préparation à la communion, après les cours. Pendant que son petit ennemi priait, il avait doucement cloué le bas de son pantalon à sa chaise. Lorsque l'enfant avait voulu se lever, comme le demandait le curé, il avait entraîné sa chaise avec lui. Edmond, qui n'avait pas compris ce qu'il lui arrivait, s'était tortillé comme un ver. Le curé l'avait convoqué avec ses parents et son père lui avait flanqué une bonne raclée une fois de retour à la maison.

Sous ses dehors de mauvais garçon, Gustave avait un cœur énorme. Il était taquin, mais n'avait pas deux sous de méchanceté en lui. Le jeune homme avait fini par quitter la petite maison familiale à l'orée du village, parce qu'il ne voulait pas finir comme

son père, simple berger, sans espoir de progression sociale. Chez les Chapsi, de génération en génération, personne n'avait eu jusque-là l'ambition d'une vie meilleure. Lorsque Gustave avait émis l'hypothèse de se mettre à son compte, d'agrandir la ferme et d'acheter davantage de bêtes, son père l'avait regardé comme un illuminé.

— Et pourquoi je ferais ça? Tu n'as pas eu assez à manger? Tu as quelque chose à me reprocher? Je suis un honnête homme et je n'ai pas de leçon à recevoir d'un blanc-bec comme toi qui ne connaît rien de la vie.

Gustave était revenu plusieurs fois à la charge. Il avait tenté de lui expliquer l'intérêt d'être son propre patron, mais son père demeurerait sourd. Un jour, Gustave l'avait entendu se plaindre à un voisin.

— C'est à cause de l'école tout ça. J'ai été obligé de l'y envoyer! Ah, ça, il a de grandes idées! Mais il est devenu fainéant. Au lieu de me donner un coup de main dans les champs, il passe son temps à lire. Qu'est-ce que ça aurait été si je l'avais autorisé à continuer après le certificat d'études... On peut remercier Jules Ferry! Ça donne de beaux résultats l'école!

Comprenant qu'il n'obtiendrait rien de lui, Gustave avait décidé de partir à Paris, tenter sa chance.

— J'lui ai dit, au père, que j'laissais ma part d'héritage à ma sœur pour qu'elle puisse trouver un bon parti, comme on disait là-haut. De toute façon, il n'y en avait pas assez pour deux, ajouta-t-il en voyant Charles s'en étonner. On n'allait quand même pas partager une brebis, une vache et deux poules.

À Paris, dans un bistrot du IX<sup>e</sup> arrondissement à côté de la gare Saint-Lazare, il avait rencontré des gars qu'il connaissait, de La Chambre, le village voisin. Gustave avait d'abord été sur ses gardes. Depuis des décennies, les gamins des deux villages se battaient dès qu'ils se croisaient. Les parents et même les instituteurs ne grondaient les enfants que du bout des lèvres ; la rivalité entre La Chambre et Notre-Dame-du-Cruet était ancestrale.

Mais à Paris, les gars de La Chambre avaient été réglo.

— Tu comprends, il fallait bien qu'on se serre les coudes entre Savoyards.

L'un d'eux l'avait emmené à une réunion politique. Ce jour-là, Jaurès avait évoqué le conflit mondial qui se profilait et qui semblait inéluctable à tout le monde. Gustave avait été subjugué. Le lendemain, il avait adhéré au parti socialiste et s'était juré de rester pacifiste toute sa vie.

Grâce à ces mêmes copains, il avait trouvé du travail, mais à son grand étonnement, rien de très stable. Lui qui s'était imaginé échapper à la pauvreté en quittant son village natal découvrait qu'aucun des emplois qu'il exerçait ne durait très longtemps. Certes, à la différence de son père, il n'avait pas affaire à un propriétaire terrien qui l'exploitait pour s'enrichir et le méprisait profondément, mais il devait affronter des patrons tout aussi cupides. La liste des emplois abêtissants et mal payés qu'il avait exercés était impressionnante.